

## **MANUSCRIT**

## LETTRE OUVERTE

A JACQUES MARITAIN ET FRANÇOIS MAURIAC

'Al eu le bonheur de vous connaître dans mes années d'apprentissage à Paris.

J'admirais votre intégrité de penseur, d'écrivain, votre courage.

Pour moi, étranger, vous n'étiez pas seulement Maritain ou Mauriac, vous étiez la France, une tradition d'intégrité intellectuelle, une atmosphère qu'on ressentait chez les écrivains et les penseurs français, depuis les conservateurs jusqu'aux révolutionnaires (avec des exceptions, bien entendu).

Toute l'opinion de la France a été chauffée à blanc pour la défense d'un seul homme injustement condamné, parce que vous jugiez bien qu'il s'agissait alors d'un principe, dont la violation acceptée entraînerait un abaissement, un affaissement de la morale française. Vous avez eu alors Zola, et vous avez eu Peguy.

De mon temps, à Paris, vous meniez, Jacques, une revision de toute une philosophie. Vous luttiez pour la philosophie et la morale catholiques, qui étaient plus qu'impopu-

AMP SUP-M-613

laires alors dans les milieux intellectuels de la France. Et avec cela, vous « compromettiez » doublement, en attirant vers votre foi... des publicains.

C'est alors que Benda parlait de la « Trahison des clercs », Halévy de la « Décadence de la liberté » et Gidenous enseignait ce que c'est « l'Esprit non préconçu ».

Et plus tard, Bernanos et vous, Mauriac, vous défendiez les Espagnols et les Basques antifranquistes massacrés, vous Maritain les juifs persécutés, et Gide, croyant du commu nisme, avait le courage d'écrire son livre : « Retour de l'U.R.S.S. ».

Nous pouvions être « pour » ou « contre » vos affirmations ou vos principes, mais vous étiez pour nous un exemple de non-conformisme.

Aussi, nous nous efforcions dans notre pays de mener nos luttes dans le même esprit de probité intellectuelle. La plupart de vous croyaient trop facilement que le monde finit avec le Rhin, d'autres qu'il ne commence qu'à Moscou, et ne savaient même pas qu'il y avait chez nous des hommes qui travaillaient depuis des générations à la même tâche, et qui défendaient le même patrimoine.

Mais que se passe-t-il maintenant?

Au moment de votre retour dans votre capitale libérée, la nôtre s'est soulevée pour un combat avec son oppresseur, et vient de succomber, changée en tas de décombres, dans des conditions sans parallèles. Il s'agit d'un cas de conscience européenne. Nous sommes en droit d'attendre des écrivains et penseurs français, tels que nous les avons toujours connus, une parole en défense des victimes, qui aurait été aussi une parole en défense de l'honneur et de la conscience chrétienne de l'Europe; or, rien de pareil ne nous est encore parvenu.

Il est difficile de parler de Varsovie, parce que ce qui se passe là-bas dépasse les bornes de notre imagination. Une ville ayant plus d'habitants que Rome d'avant guerre, plus grande que Los Angelos et deux fois plus grande que Lyon, est rasée au sol, l'armée souterraine, toute la population se battant sans vivres, sans armes, ne se soumettant pas, quoique depuis des semaines Varsovie n'ait plus d'eau, ravagée de fièvre typhoïde et de scarlatine, défendant sauvagement chaque maison, et affirmant devant le monde sa volonté d'indépendance.

Nos églises, nos bibliothèques, l'Université de Varsovie, nos palais historiques et des milliers de maisons où s'abritaient plus d'un million et demi d'hommes, sont détruits.

Le nombre des morts et des blessés est évalué à deux cent mille.

Par le camp de transit de Pruszkow ont passé jusqu'au 27 septembre 243 mille civils, évacués de force par les Allemands (une énorme place, sans la moindre installation sanitaire, des centaines de cadavres non ensevelis, des exécutions dans le camp même).

Ces malheureux, c'étaient les mères, les femmes, les enfants des soldats polonais, qui combattaient à Varsovie et combattent sur tous les fronts.

Ils valent quelque chose ces soldats, si les chefs des armées alliées leur font l'honneur de leur confier les tâches les plus ardues et responsables; ces soldats, qui ont conquis Montecassino et Ancône, ont pris part aux plus durs combats de Falaise et d'Arnhem; et toujours avec cette foi irraisonnée qu'il y a une justice au monde et que le sang versé n'est jamais du sang versé inutilement.

Je présente en raccourci quelques faits.

En octobre 1943, le mouvement clandestin polonais reçoit de son gouvernement à Londres l'ordre de collaborer avec les troupes soviétiques. Cette collaboration commence à l'entrée des troupes russes en Pologne, l'insurrection de la capitale en est un aboutissement logique.

Les troupes soviétiques entrent à Prague (faubourg de Varsovie) et la radio russe lance, le 30 juillet, un appel à la population de Varsovie dont je cite quelques phrases:

« Toute la population de la ville doit s'unir autour de l'armée de la résistance. Citoyens de Varsovie, aux armes ! Attaquez les Allemands, facilitez le passage de la Vistule aux troupes soviétiques. Un million d'habitants c'est une armée d'un million d'hommes qui combattent pour la liberté de la Pologne. »

En même temps, les autorités allemandes ordonnent l'évacuation totale de la population de la ville.

Pressée par la radio soviétique, menacée d'extermination, Varsovie se soulève.

Varsovie est le plus important nœud de communications de tout le front oriental. L'insurrection bloque ces artères, bouleverse les plans du haut comandement de la Wehrmacht, cloue dans ce secteur des forces considérables.

Tactique russe: le commandement soviétique refuse d'accorder une aide quelconque à Varsovie, dresse des obstacles contre l'œuvre de secours entreprise par les alliés, refuse l'utilisation de ses bases aériennes et maintient cette interdiction pendant quarante-neuf journées décisives pour le sort de Varsovie, lorsque ces secours pouvaient être encore efficaces, et finalement se décide à un « geste magnanime », au sujet duquel la propagande russe mène grand bruit, geste consistant dans le lancement tardif d'armes et de

vivres, effectué lorsqu'on savait déjà qu'il était trop tard pour sauver Varsovie.

La cause unique de la chute de Varsovie est l'absence absolue de toute aide, durant la première période de l'insurrection, de la part de ceux qui pouvaient et devaient l'accorder. Dans la dernière phase de l'insurrection, quand le sort de Varsovie était déjà marqué, les secours arrivèrent, trop tardifs, et, d'ailleurs, insuffisants. La seule opération de grande envergure fut effectuée par l'aviation américaine, avec 400 forteresses volantes. Mais bien que quatre-vingts pour cent du matériel parachuté tombât aux mains des Polonais, il s'agissait de ravitaillements pouvant suffire à peine pour deux jours. Une aide accordée sans retard par les Russes, au cours de la première phase du soulèvement aurait sans doute entraîné la libération de Varsovie, sauvant la capitale de la destruction totale, et épargnant à ses habitants d'horribles souffrances et la mort.

Ce raccourci de faits dit bien peu si notre imagination n'y collabore.

Vous ne connaissez pas le cri de détresse de la radio de Varsovie? Je le suppose, parce qu'il y a des forces dans le monde qui veulent étouffer ces appels au secours. Il y a une propagande qui, depuis la création, en 1939, de la frontière Molotov-Ribbentropp, s'est spécialisée dans la méthode de propager des thèses qui ne répondent à aucune réalité, et il y en a une autre parallèle et qui a bien du succès dans les pays démocratiques d'aujourd'hui, de ne pas entendre les faits gênants.

Mais est-ce qu'il n'y a personne dans ces pays qui veuille voir la vérité, qui veuille savoir ce que vaut, ce que souffre un pays, même si on n'est pas en état de lui porter secours? Nous lisons dans les radiogrammes de Varsovie de ces deux derniers mois des appels ininterrompus à l'aide en matériel de guerre et en vivres, encore le 27 août la radio nous informe que l'armée du pays donne tout son effort pour aider l'armée soviétique, elle le fait en croyant que cette collaboration dans la bataille pourra créer une base d'arrangement équitable entre ces deux pays.

Nourrie par les émissions optimistes des radios alliées, les nouvelles d'énormes bombardements en Allemagne, la population ne cessait de croire à une aide massive des alliés, et attendait ces secours comme dans l'année 63 nos insurgés croyant à l'aide de Napoléon III, et même à l'arrivée de Garibaldi, avec son armée, à la rescousse.

La radio du 29 août nous dit : « La capitale de la Roumanie, à peine deux jours après s'être révoltée contre ses alliés d'hier, reçoit une aide que nous supplions depuis vingt-six jours et que Varsovie attend sans recevoir. Fautil être ennemis pendant cinq ans et pas alliés des plus fidèles pour recevoir une aide? ». Nous suivons, par la radio, la description des femmes qui, dans la fumée des incendies, pendant l'attaque de la Centrale téléphonique, prennent part à l'action, dans les travaux de sapeurs et miniers. Nous suivons la lutte dans le vieux quartier de la ville, un des plus beaux monuments d'architecture en Pologne, qui n'existe plus. Sa cathédrale gothique de Saint-Jean est aujourd'hui un tas de cendres.

Nous apprenons aussi la prise de l'édifice de la police, que précédait l'anéantissement des Allemands dans l'église de la Sainte-Croix où ils s'étaient constitué une place-forte (le cœur de Chopin y était enseveli).

Il faut connaître ces églises historiques, qui nous sont familières depuis notre enfance, ces cafés paisibles où nous passions nos heures de loisir, changés en forteresses prises et reprises par nous et les Allemands, pour pouvoir s'imaginer en partie l'atrocité des combats dans notre capitale.

Les Varsoviens apprennent par les radios les victoires des Alliés sur les fronts de l'Occident, et aussi le discours de Churchill, insistant sur la cession aux Russes de nos provinces orientales.

« Est-ce pour ce long et sanglant martyre nous devons perdre la moitié de la Pologne ? — s'écrie la radio de Varsovie. » Varsovie combat pour les droits et la liberté, pas seulement pour soi, mais pour toute la Pologne. Varsovie ne cesse d'attendre, d'écouter les voix du lointain Occident, et c'est le discours de Churchill qui parvient à nous... Tout devient plus clair, au moment où nous devenons conscients que la Pologne est sans force, exsangue, qu'avec une Pologne pareille on n'a plus besoin de compter. Et puis cette phrase: » Nous avons donné ce que nous pouvions et nous avons si peu aidé à la solution de la question polonaise. Ce sont les mots et la pensée de tout Varsovie. »

Mais, dans tous ces communiqués, il y a encore une réserve d'espoir, ils respirent la joie du combat d'un peuple, pendant cinq ans sauvagement asservi.

Après s'être retirés, les Russes réoccupent Prague, le faubourg sur la rive droite de la Vistule. Et voilà qu'après le premier enthousiasme d'une aide si proche, viennent les nouvelles des déportations.

Nous lisons dans le communiqué du 30 septembre : « Personne au monde ne veut nous écouter... Il y a quelqu'un qui tient à ce que la nation polonaise cesse d'exister... Nous ne pouvons pas comprendre pour quelles causes et quels buts l'Angleterre permet à la Russie de nous persé-

cuter... Dans le moment où éclata la révolte, il n'y avait à Varsovie ni d'armes, ni de munitions. Nous les avons gagnées sur les Allemands en perdant un homme pour chaque deux fusils. On nous laissa sans aide, parce que l'Angleterre a décidé que l'aide pour la Pologne ne se calcule pas. Une trop grande aide pour un si petit pays, disaient les hommes politiques anglais... Varsovie combattait avec des fusils contre des canons, avec des grenades contre des tanks. Nous nous battions sous l'artillerie et les bombes allemandes. Et quand même, nous avions, des moments de joie : le premier c'était l'entrée des armées soviétiques à Prague, et l'autre l'arrivée des avions américains. Aujourd'hui seulement nous voyons comme nous nous sommes leurrés, nous réjouissant de l'entrée des Russes, nous croyons qu'ils ne recommenceraient pas leurs actes de 1939. C'est maintenant seulement que nous voyons qu'ils sont venus en Pologne pour nous perdre. »

Les défenseurs reçoivent des nouvelles définitives, selon lesquelles les Russes déportent la population en Sibérie. Une colère éclate, une rancune contre les Alliés.

Alors, c'est pour cela qu'on s'est battu, qu'on a détruit sa capitale?

Dans la radio du 2 octobre, nous avons des paroles pleines de fiel contre les Alliés. C'est bien possible que les habitants de Varsovie n'ont pas eu une claire idée des difficultés à surmonter pour organiser une aide efficace des Alliés. Mais néanmoins ces voix déchirantes d'une population en détresse doivent être entendues par le monde. Ces appels ne parviennent pas à vous parce qu'ils sont authentiques. Oh! s'ils avaient été rédigés par des bureaux de propagande de Moscou, de Berlin, de Londres ou de Washington, vous les eussiez entendus dans toutes les émis-

sions, tous les journaux les citeraient dans leurs manchettes. Mais ces phrases sanglantes, souvent maladroites, ces appels contradictoires de rancune et de tendresse envoyés d'une ville en feu ne parviennent pas à vous.

Cette population se souvient que nous avons perdu pendant la bataille aérienne de Londres 40 p. 100 de l'effectif de notre aviation qui a pris part à la défense, que les Polonais se battent aujourd'hui sur tous les fronts. Le communiqué du 2 octobre, à 7 heures du soir, nous dit : « L'aide ne vient de nulle part. Les armées du général Rokossovski assassinent nos frères. » C'est avec ces phrases que commence le communiqué. « Les Russes ont ordonné l'évacuation de Varsovie (du faubourg occupé par eux) des vieillards et des enfants. Les hommes entre 14 et 60 ans sont envoyés en Sibérie. » Et après, quelques paroles des plus dures envers les Alliés : « Sachez qu'aujourd'hui déjà des centaines de milliers de Polonais ont péri par vous. Vous devez nous porter aide tout de suite. Nous succombons... On nous appelle le « souci des peuples combattants ». Pourquoi? Pour le fleuve de sang versé ou parce que nous sommes un peuple qui veut vivre, respirer un air libre? Et vous osiez proclamer la devise : « Nous combattons pour la liberté des peuples asservis. » « Vous nous avez perdus dans un labyrinthe de mensonges. Et maintenant nous nous adressons aux hommes justes, à ceux qui n'ont pas bêché la fosse sous le peuple polonais exténué. Changez le monde, qu'il aille sur une autre voie, si c'est nécessaire, n'ayez pas peur de changer de guides. Pourquoi ne faites-vous pas cet effort? Pourquoi n'aideriez-vous pas ceux qui périssent? Nous avons une seule route devant nous, la route dans l'autre monde. Rappelez-vous que ce sont les spectres des cadavres de demain qui vous parlent. Nous avons perdu la foi en l'homme, en ses sentiments, en sa loyauté, et nous avons

au fond de notre âme une mortelle amertume contre ceux qui ont détruit notre pays. » Et après ces phrases de rancune sanglante, une autre, faite de tendresse : « Nous savons que vous ne prendrez pas en mal ce que nous disons. Nous avons été si longtemps dupés, et maintenant plus encore, mais nous croyons toujours. »

Je vois déjà des hommes « modernes » et sceptiques sourire avec une bienveillante supériorité : « Quel peuple romantique, quels rêves surannés de liberté des Nations, de justice. » Mais je sais qu'aucun de vous, Maritain, Mauriac, ne se permettra de sourire.

Du communiqué du 3 octobre je cite quelques passages : « Varsovie malheureuse, non vaincue, combat encore. Nous ne recevons l'aide de personne, Rokossovski détruit les restes de la population polonaise. A Varsovie il y a une poignée de soldats exténués jusqu'au dernier point. Les femmes, les enfants et les mères avec leurs bébés meurent de faim. On a proclamé hier l'ordre du général Rokossovski exigeant l'évacuation de la population de Varsovie (rive droite occupée par les Russes). C'est en Sibérie que vont les soldats de l'armée nationale ; c'est aux travaux forcés que vont les héros de Varsovie qui périt. Où est la loyauté humaine ? Nous exigeons l'aide de vous. L'aide doit venir tout de suite, vous entendez, tout de suite pour Varsovie qui périt. Il n'y a pas de temps à perdre, nous croyons en vous seuls. C'est en vous seulement que nous avons confiance. »

De nouveau cet espoir, cette foi non éteinte dans les alliés. « C'est aujourd'hui que recommence la route polonaise en Sibérie, une voix longue et lointaine. Une voie qui est un péril aussi pour l'Angleterre. Le patrimoine de tant de générations a été détruit. La capitale des grands hommes, la capitale de la Pologne est brûlée... Soldats de l'indé-

pendance et de la Constitution, vous avez fait tout ce que vous deviez faire, vous avez sauvé l'honneur de la ville ensanglantée et périssante. Vous avez placé son honneur plus haut que votre vie, vous, les hommes de la Pologne souterraine. Varsovie vous a recus comme une mère, vous a cachés dans ses caves, et quand les bombes allemandes voulaient lui arracher vos cadavres, elle vous couvrait de ses décombres. Elevés par tout le pays polonais, dont Varsovie est une partie, vous n'avez pas cédé une parcelle sans combattre. Gloire à vous et honneur. Nous commencons aujourd'hui une longue voie dans l'inconnu. Nous devons quitter avec douleur ces chers décombres, ces pierres qui encore aujourd'hui sont un péril pour les occupants. Nous avons le droit de parler au nom des Polonais, et nous en usons pour vous dire que notre désir est que chaque Polonais connaisse les paroles et les appels que jette dans le monde, depuis longtemps, Varsovie. Nous savons que les heures des Allemands sont comptées. Le peuple polonais était, est et sera. Notre peuple ne périra pas. Les escrocs, même si barbares qu'ils soient, ne réussiront pas à assassiner un peuple héroïque de 30 millions. »

Parallèlement à la lutte menée à Varsovie, s'organisait dans le monde entier une activité fiévreuse et bien dirigée, ayant pour but de calomnier les hommes de la résistance polonaise. Après une campagne acharnée contre le chef de notre armée, le général Sosnkowski, qui dans un ordre du jour constatait ouvertement l'insuffisance de l'aide des alliés, il y a maintenant une campagne contre le général Bor-Komorowski, chef de la défense de Varsovie, et aujourd'hui chef de toutes nos forces armées.

Les télégrammes de Moscou qualifient de « criminels » les chefs responsables pour l'insurrection qu'ils ont euxmêmes encouragée de toutes leurs forces, exigée.

Un journal américain, lu par des milliers de soldats, trouve bon de mettre en grosses lettres : « Les Polonais fuient de Varsovie. » Je ne sais pas si ce rédacteur américain se permettrait de parler de fuite s'il s'agissait de soldats américains qui se seraient battus pendant soixante-trois jours, encerclés par un ennemi cent fois plus fort, sans armes et presque sans aide de leurs alliés. Et encore avec la perspective d'être accusés de traîtrise et déportés au fond de la Russie.

Et avec cela, d'autres nouvelles encore nous parviennent de Pologne.

La terrible prison de Maïndanek, près de Lublin (toute la presse mondiale en parlait comme d'un centre d'atrocités allemandes) est remplie aujourd'hui de 2.500 soldats polonais de notre armée souterraine. La différence consiste uniquement en ce que les Allemands tenaient à Maïdanek la population civile et des étrangers qu'on y amenait des autres pays de l'Europe, et les Soviets, au nom du combat commun avec les Allemands, y ont mis des soldats qui ont combattu et qui pourraient combattre encore contre l'armée allemande.

Les officiers des bataillons polonais qui ont pris part à la conquête de Wilno avec les armées soviétiques, invités à dîner le jour de la Victoire par le commandement russe, ont été arrêtés sur place. Leur sort est inconnu.

Jusqu'au 25 septembre on a déporté de Wilno dix mille personnes, pour le moment à Kalouga, au centre de la Russie. Une des dépêches nous informe que les déportations, les fusillades de l'élément polonais sont plus nombreuses que dans l'année 1939.

Mais savez-vous, au moins, ce qu'étaient ces déportations de 1939 et 1940 ? Savez-vous qu'il y avait un million et demi d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont été déportés jusqu'aux confins de l'U.R.S.S. et qu'une énorme partie de ces déportés a déjà péri de faim, de froid, de misère ? Qu'il n'y a presque pas de Polonais qui n'y ait perdu de parents proches ?

Une Nation de trente millions est vouée à une définitive destruction biologique par deux Etats totalitaires de quatrevingts et de cent quatre-vingts millions. Ce pays qui, le premier, a dit « non » à Hitler, avec une capitale réduite en cendres, ne peut même pas se faire entendre, sa bouche sanglante doit être encore bâillonnée, et on dit que c'est nécessaire au nom de la cause commune. Mais quelle est cette cause commune? Après qu'on a enterré la Charte Atlantique et qu'on veut faire cadeau à la Russie de la moitié du territoire polonais, en nous donnant des promesses de récompenses du côté de l'Ouest, comme si la Patrie était une armoire qu'on transporte de place en place.

Nous nous souviendrons toujours, avec une reconnaissance émue, qu'il y a eu des aviateurs britanniques, sud-africains, australiens, américains qui ont péri en tentant de porter secours à la capitale de la Pologne.

Nous apprenons aujourd'hui que Churchill a rendu un hommage solennel aux défenseurs de Varsovie à la Chambre des Communes. Nous sommes reconnaissants pour ces belles paroles répétées par la presse mondiale, que « Varsovie a subi des souffrances et des privations que rien ne surpasse, même parmi tous les malheurs de cette guerre ».

Mais elles ne sauveront plus Varsovie. Il y a un dicton polonais qui dit : « Utile comme de l'encens pour les morts. »

Et puis ces paroles émouvantes à la Chambre des Communes n'étaient accompagnées d'aucune preuve de compréhension pour le sens, le but de ces combats : la liberté et l'intégrité de la République.

Nous comprenons bien que les hommes politiques ont leurs grandes et leurs petites combinaisons, et que la tactique brouille souvent les écrivains, dont le rôle a toujours été de dire la vérité; c'est eux qui disaient : « J'accuse », qui « Ne pouvaient se taire », qui étaient « au-dessus de la mêlée ». Je sais bien où ils se trouvent ceux qui sont restés en Allemagne, en Russie, en Pologne, s'il en existe encore qui n'ont pas été égorgés. Ils sont tous voués au silence, torturés dans les camps, depuis la Hollande jusqu'au Pacifique. Mais où sont les grands écrivains anglais, américains ? Pourquoi se taisent-ils ? J'admets qu'il y a peu de matière dans le drame polonais pour un brillant paradoxe de Bernard Shaw, mais où est le subtil Aldous Huxley, Sinclair Lewis, Dreiser ?

Silence complet des grands écrivains. Sent-ils aussi réduits au silence par la censure ? Je comprends qu'il est incommode de parler aujourd'hui de la Pologne, qu'il est infiniment plus facile de se taire ou de répéter des clichés simplistes et faux sur la Pologne, pays des « landlords » et des réactionnaires. Ces clichés si commodes, acceptés aujour-d'hui par une partie de la presse mondiale dite avancée, seraient une malhonnêteté sous la plume d'un écrivain digne ce nom.

Peut-être jamais la carence de la France, ce trou qu'a formé sa défaite en 1940, ne nous apparaît plus évident et plus tragique.

Mais c'est à vous, écrivains et penseurs français, qui rentrez aujourd'hui dans votre patrie blessée, éprouvée, mais libérée, dans votre Paris presque intact, c'est à vous que s'adressent notre espoir et notre confiance, notre espoir que vous allez refaire la conscience mondiale, continuer une tradition qui est la vôtre. Vous ne réussirez à recréer l'autorité de la France si vous ne luttez également pour les Nations qui défendent et incarnent les mêmes principes de civilisation.

La cause de la Pologne et de tous les peuples de l'Europe asservis comme elle, après cinq ans de guerre mondiale, est une cause de la morale et de la conscience du monde.

Si par un jeu de soi-disant exigences politiques, la France, comme d'autres, se désintéresse de leur sort, vous cesserez d'être aux yeux du monde ce que vous étiez — les porteurs d'un patrimoine commun, les défenseurs des idées universelles. Vous participeriez par votre silence à la destruction, pour toujours peut-être, du prestige, si cher à nous tous, du prestige intellectuel et moral de la France dans le monde.

JOSEPH CZAPSKI.

Le 5 octobre 1944.